

KILL (René), L'approvisionnement en eau des châteaux forts de montagne alsaciens

Publications du CRAMS, 2012, 480 p., près de 500 ill., index

Bernhard Metz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1800>

DOI : [10.4000/alsace.1800](https://doi.org/10.4000/alsace.1800)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 446-449

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Bernhard Metz, « KILL (René), L'approvisionnement en eau des châteaux forts de montagne alsaciens », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1800> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1800>

Tous droits réservés

des paysans, un rôle important dans la lutte pour le pouvoir dans l'abbaye et les compétences de l'abbé.

L'ouvrage est agréablement illustré et les références littéraires sont nombreuses. Dans son annexe, il s'intéresse aux archives et à la bibliothèque, traite de la juridiction et fait l'inventaire des feudataires de l'abbaye. Une liste des abbés, un glossaire et un répertoire sont présents en fin de texte. Sur la page de couverture dépliant, on trouve une carte qui permet une lecture rapide et complète des nombreuses possessions, entre autres alsaciennes, de l'abbaye de Schwarzach.

René Siegrist

KILL (René), *L'approvisionnement en eau des châteaux forts de montagne alsaciens*, Publications du CRAMS, 2012, 480 p., près de 500 ill., index.

René Kill est, avec Bernard Haegel, le fondateur et le *spiritus rector* du CRAMS (Centre de Recherches Archéologiques Médiévales de Saverne), qui depuis les années 1970 s'illustre par ses fouilles, régulièrement publiées, dans des châteaux de la région de Saverne. En particulier, depuis 1979, le CRAMS a fouillé au Daubenschlagfels (probablement Warthenberg), un château comtal du milieu du XII^e siècle, et y a trouvé deux citernes à filtration. Le principe général de ces citernes était connu : une fosse dont le centre est occupé par un puisard en pierre sèche, le reste étant rempli de sable et de pierraille, que l'eau doit traverser avant de pénétrer dans le puisard, ce qui la purifie. Mais comme le Daubenschlagfels n'a été occupé que peu de temps, ses citernes étaient parfaitement conservées, et une fouille attentive a permis de comprendre tous les détails de leur aménagement. Cette expérience a conduit R. Kill à se spécialiser dans l'étude des citernes, puis, de fil en aiguille, dans celle des puits, des conduites et de toutes les formes d'approvisionnement en eau des châteaux forts de montagne – pour l'essentiel en Alsace, mais sans se désintéresser des autres régions, ni des sites autres que castraux. Les châteaux de montagne exigent cependant une étude spécifique, étant bâtis sur des rochers ou des sommets généralement dépourvus de tout point d'eau, ce qui fait que l'approvisionnement en eau est pour eux une question vitale.

Archéologue, R. Kill a fouillé de nombreuses citernes et plusieurs captages de sources, il a décombré et exploré des puits. Mais il a également su étendre sa curiosité à l'iconographie ancienne et aux sources écrites, y compris dans des domaines aussi inattendus que la liturgie (formule de bénédiction d'un nouveau puits, p. 273). Il a su également s'entourer des collaborations nécessaires, parmi lesquelles on citera celles des autres membres du CRAMS pour les fouilles et relevés, de Henri Schoen pour la transcription de sources d'archives, et d'Uwe Welz pour de nombreuses photos d'une qualité remarquable. Son travail interdisciplinaire peut être considéré comme exhaustif, car tous les aspects du sujet y sont traités.

Après une introduction définissant le cadre de l'étude, en posant les problèmes, et résumant l'état des connaissances et les recherches antérieures (6-47), l'auteur évoque les sources situées à proximité de châteaux et leurs aménagements anciens, en s'intéressant particulièrement à la région de Saverne, mais aussi à Bernstein et Nideck (48-65). Car, même lorsque le château disposait d'une citerne ou d'un puits, on appréciait en temps de paix la meilleure qualité d'une eau de source, qu'il fallait alors faire porter par des ânes, des chevaux ou des domestiques (66-70), à moins de pouvoir poser une conduite de bois ou de terre cuite menant à une fontaine dans le château ou à proximité, solution plus confortable, mais plus coûteuse, et – comme le portage – utilisable uniquement en temps de paix (71-99). C'est pourquoi, dans vingt cas au moins, on s'est résolu à creuser un puits (100-42) à l'intérieur du château ou au moins de sa basse-cour, malgré le coût élevé et le résultat incertain d'une telle entreprise : une tentative à Hohbarr au XII^e siècle, et deux autres à Hohkoenigsburg au XVI^e siècle ont échoué. Bien que les puits connus par les sources soient tardifs, les plus anciens remontent au XII^e ou au début du XIII^e siècle (Lützelburg/Zorn, p. 301-03). Celui d'Alt-Winstein, dans une partie du château rendue indéfendable par la mine creusée en 1332, est nécessairement antérieur à cette date. Leur profondeur, en Alsace, varie de 27 m (Hohlandsberg) à prétendument 115 toises (195 m, selon la valeur de la toise à Bâle) pour celui de Ferrette, selon un *Urbarr* dont on ne sait s'il est crédible sur ce point. L'auteur étudie aussi en détail les techniques de creusement, et évoque l'échec de tentatives de création ou d'approfondissement d'un puits. La fiche signalétique de 14 puits de châteaux alsaciens conclut ce chapitre. Les suivants (143-81) sont consacrés aux citernes-réservoirs, qui n'ont pas de dispositif filtrant, sauf si elles sont précédées d'un citerneau (172-81). Sans cette précaution, l'eau risque de s'y corrompre, surtout si elle coule de toits de bardeaux, de chaume ou de tuiles moussues ou sales. R. Kill présente en détail toutes les citernes alsaciennes de ce type, dont celle, très originale, de Lichtenberg. En moyenne, leur capacité de stockage est bien supérieure à celle des citernes à filtration, dont l'étude suit (182-220), mais celles-ci fournissent une eau de meilleure qualité. R. Kill maîtrise tout particulièrement ce sujet et donne toutes les précisions voulues sur la conception, la réalisation et les problèmes de fonctionnement de ces citernes. On notera que les blocs du puisard central (l'auteur en a relevé plusieurs, avec leurs marques de pose) sont parfois reliés par des tenons en forme de queue d'aronde. L'auteur s'intéresse ensuite à la façon dont l'eau des toits est amenée à la citerne ou au contraire évacuée vers l'extérieur (221-38), puis aux cas où un puits a été transformé en citerne ou l'inverse, ou une citerne à filtration en citerne réservoir, ou l'inverse (239-45), au recueil des eaux de suintement (Hüneburg) et de ruissellement (Wasigenstein), et aux rigoles taillées dans le roc à cette fin (247-57). Il évoque ensuite, en rapport avec les différents usages de l'eau au château

(toilette, maçonnerie, lutte contre l'incendie : 258-65), les différentes qualités de l'eau, leur perception, et les moyens de l'améliorer (266-74), ce qui le conduit au curage des puits (opération pénible et coûteuse pour un puits très profond, et partant souvent négligée) et à l'entretien des citernes, dont le remplissage filtrant doit être remplacé périodiquement (275-84). Il étudie ensuite l'emplacement des points d'eau et leur protection : de nombreux puits et citernes sont dans une tour ; à l'âge de l'artillerie, on a parfois réalisé (ou envisagé) des ouvrages supplémentaires, certains en bois et terre (285-304). Quand un château est partagé, puits et citernes sont généralement au nombre des parties communes, mais il y a des exceptions (305-08). R. Kill s'intéresse ensuite aux margelles, de pierre ou parfois de bois, en critiquant celles que Bodo Ebhard a restituées à Hohkoenigsburg (309-25), et aux bâtis de bois abritant puits ou citernes (326-32). Il étudie les différentes façons de puiser l'eau – à la force des bras, avec une poulie, un balancier, un treuil, une roue d'écureuil, un baritel à chevaux, un cabestan, etc. (333-54) – les récipients, cordes et chaînes utilisés à cette fin, en rassemblant des indications sur leur longueur et leur poids (355-79). Puis il se demande comment l'eau, sortie du puits ou de la citerne, parvient au lieu où elle sera utilisée, ce qui l'amène à s'intéresser aux réservoirs, chéneaux, conduites, et au portage de l'eau dans des récipients de bois ou de terre cuite (380-89), puis aux auges, abreuvoirs, égayoirs (*Roschwemme*), bassins de décantation ou autres, viviers (*Fischbehälter* – extra muros dans les châteaux de montagne), réservoirs d'incendie, etc. (390-406). Suit un chapitre important sur « l'eau en période d'hostilités » (407-17) : précautions des assiégés, mesures des assiégeants pour les priver d'eau, y compris en contaminant les points d'eau par des jets de matières fécales ou de charognes, infortunes telles que la chute d'un homme, d'un animal ou de la chaîne du puits dans celui-ci pendant un siège. Chaque point d'eau a d'ailleurs son histoire, à laquelle s'intéressent les deux derniers chapitres (417-37) : certains jamais achevés, d'autres abandonnés ou transformés pendant la période d'occupation du château, d'autres mis hors d'usage après la prise de la place, d'autres au contraire restés ou remis en service, notamment lorsqu'un château désaffecté reste occupé par un ermite, un fermier ou un forestier, ou lorsqu'il est reconstruit au XIX^e ou au XX^e siècle (Hohkoenigsburg, Hüneburg). L'ouvrage s'achève par une bibliographie fournie (438-61), un index des châteaux cités, et par les plans de 19 châteaux alsaciens, indiquant l'emplacement de tous leurs points d'eau connus (un seul à Frankenburg et Landsberg, six à Hohkoenigsburg et Hohbarr, huit à Lichtenberg).

S'il y avait une critique à formuler, elle concernerait ce plan en trente chapitres que l'on aurait pu regrouper davantage, et un amour par moments excessif du détail ; on peut par exemple considérer que la publication *in extenso* des deux lettres de la p. 99 ne s'imposait pas. Mais l'ouvrage impressionne par l'étendue des recherches dont il fait la

synthèse. Son enquête bibliographique dépasse très largement les limites de l'Alsace et le seul domaine de la castellologie ; des titres en français, allemand, italien et anglais sont cités et utilisés. De plus, l'auteur recourt largement aux sources écrites, dont un certain nombre sont publiées en annexe à la fin de tel ou tel chapitre, et a fait une ample moisson dans l'iconographie ancienne. C'est ainsi que dans une série de gravures sur le thème des planètes, il identifie sur celle consacrée à Saturne et à ceux qui vivent sous son signe (p. 278 : B. Baldini, vers 1465 ?) une équipe de cureurs de puits (question aux historiens de l'astrologie : pourquoi passent-ils pour saturniens ?). L'appareil scientifique de l'ouvrage est impeccable, l'illustration abondante et de qualité. Bref, non seulement le sujet est traité de façon définitive pour l'Alsace, mais l'intérêt du livre va bien au-delà : quiconque s'intéresse à l'approvisionnement en eau, en ville ou à la campagne, en France ou en Allemagne, trouvera là une base solide et une mine de renseignements pour ses recherches.

Bernhard Metz

SAUERBREY (Anna), *Die Straßburger Klöster im 16. Jahrhundert*, Mohr Siebeck, « Spätmittelalter, Humanismus, Reformation » 69, 2012, 435 p.

La thèse qu'Anna Sauerbrey a consacrée aux couvents strasbourgeois au XVI^e siècle vient combler une lacune. En effet, peu d'auteurs se sont intéressés au devenir des maisons religieuses catholiques lorsque Strasbourg passe à la Réforme. Si la majeure partie des couvents disparaît dans la tourmente suscitée par Luther, ce n'est pas le cas pour les Chartreux et les Teutoniques ni pour les chevaliers de Saint-Jean. Du côté des femmes, les Dominicaines de Saint-Nicolas-aux-Ondes et celles de Sainte-Marguerite, de même que les Pénitentes de Sainte-Madeleine continuent à pratiquer la foi catholique comme elles l'ont fait par le passé, mais dans un environnement qui leur est désormais hostile. Pour l'auteur, le cas de Strasbourg est un champ d'étude idéal, aussi bien par l'ampleur des sources conservées pour l'histoire de la ville et celle des maisons religieuses que par les nombreux travaux traitant de la Réforme dans cette ville.

Les questions essentielles sont posées d'emblée : quels sont les facteurs qui ont déterminé les chances de survie d'un couvent dans un environnement protestant ? Dans quelle mesure le Magistrat a-t-il utilisé les moyens coercitifs en son pouvoir pour fermer des couvents ? Quel a été le rôle des facteurs économiques, sociaux et religieux pour la survie des institutions religieuses ? Quelles ont été les stratégies mises en œuvre par les communautés pour lutter contre la fermeture de leur maison ? Quelles perspectives les moines et les moniales avaient-ils en dehors du couvent ? Quelles différences y avait-il entre les couvents d'hommes et ceux de femmes ? Cette dernière interrogation reflète l'un des aspects que l'auteur